

Martin Montminy, *Les fondements empiriques de la signification*, Bellarmin/Vrin, Montréal/Paris, 1998, 234 p.

Éric Grillo

Volume 27, numéro 1, printemps 2000

Le matérialisme contemporain

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/004930ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/004930ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (imprimé)

1492-1391 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Grillo, É. (2000). Martin Montminy, *Les fondements empiriques de la signification*, Bellarmin/Vrin, Montréal/Paris, 1998, 234 p. *Philosophiques*, 27(1), 187–201. <https://doi.org/10.7202/004930ar>

Études critiques

Martin Montminy, *Les fondements empiriques de la signification*

Bellarmin/Vrin, Montréal/Paris, 1998, 234 p.

ÉRIC GRILLO

Université de Paris III

Sans verser dans l'éloge convenu, et sans méconnaître certains points de divergence sur lesquels je reviendrai ultérieurement, il convient d'abord, c'est justice, de signaler les éminentes qualités de ce travail, qui font de ce texte un modèle d'analyse philosophique telle qu'elle se pratique aujourd'hui dans le contexte de la philosophie analytique nord-américaine notamment. On louera d'abord la grande clarté du propos, dont on ne perd jamais de vue la progression, scandée par les conclusions partielles des différents chapitres et résumée très fermement dans la conclusion de l'ouvrage. On louera ensuite la précision et la rigueur des analyses, l'auteur ayant toujours grand soin de restituer les thèses qu'il discute dans leur contexte d'émergence, et d'en rappeler les différentes formulations, avant d'en entreprendre l'examen critique. Enfin, on louera la pertinence des remarques et objections de l'auteur, qui contribuent à une meilleure compréhension des positions qu'il examine, et cela, qu'il les adopte ou qu'il les récuse. Là se trouve à mon sens le principal mérite de l'ouvrage. Le lecteur, qu'il adopte ou non la perspective empiriste défendue par l'auteur, tirera profit de cette lecture : le partisan, parce que sa compréhension des thèses centrales d'une conception empiriste de la signification en sera affinée ; l'adversaire, parce qu'il aura acquis la certitude qu'on ne saurait écarter d'un revers de main la position empiriste en sémantique, car de là viennent les questions et objections les plus radicales que toute théorie sémantique aura à affronter, et la conviction que la controverse, à tout prendre, est toujours plus féconde que la superbe ignorance.

Dans un texte récent, Paul Gochet écrivait à propos de Quine : « Son système nous paraît être la forme la plus robuste d'empirisme existant à ce jour. Nous ne voyons pas de critique interne à lui adresser¹ ». La lecture du texte de M. Montminy est de nature à renforcer cette conviction. Les quelques critiques « internes » que, pour son compte, il adresse à Quine, notamment sur la question du « contenu empirique » des énoncés occasionnels d'observation, ou encore sur la nécessité de préférer une théorie *distale* à une théorie *proximale* de la signification, ne remettent nullement en question les conclusions quiniennes, elles les renforceraient plutôt. J'ajouterais qu'à mon

1. Gochet, Paul, « L'empirisme relatif de Quine », dans Meyer, Michel, dir., *La philosophie anglo-saxonne*, Paris, PUF, 1994, p. 318-347.

sens, la remarque de Gochet s'appliquerait aussi bien au travail de M. Montminy : si on lui accorde la perspective qu'il adopte, et que je qualifierai pour la commodité de la discussion ultérieure un « empirisme strict », on ne peut que lui accorder ses conclusions.

Ma réserve portera plutôt sur le caractère de généralité qu'il donne à ses conclusions, généralité que je conteste, car j'entretiens pour ma part quelques réserves concernant l'adoption d'un « empirisme strict » en sémantique. À titre provisionnel, la position que je défendrai pour mon compte sera une position moyenne : un empirisme modéré, dans le cadre d'une pragmatique interactionnelle au sens de Francis Jacques². Tout en accordant à M. Montminy ses réserves face aux conceptions « traditionnelles » de la signification, tout en accordant avec lui que les verdicts que les locuteurs compétents donnent aux phrases sont les guides les plus fiables pour la construction d'une théorie sémantique qui ne veut pas rompre tout lien avec les « observables », il ne me semble pas, cependant, que l'on puisse fonder ces verdicts sur la seule composante *propositionnelle* des énonciations. Mais avant de développer ce point, il importe, me semble-t-il, de restituer dans sa linéarité et sa progression (encore une fois exemplaires) la position de l'auteur.

1.2 Reconstruction de l'argument

Comme je l'indiquais en commençant, la conclusion de l'ouvrage (p. 203-207) récapitule la démarche dans son ensemble et en fixe les principaux acquis. Le propos principal de l'auteur (p. 203) était de défendre l'idée qu'il n'est pas possible d'établir de manière satisfaisante une distinction analytique/synthétique stricte. Distinction cruciale, car si on en disposait, cela voudrait dire qu'on disposerait d'un concept de signification parfaitement déterminé et délimité, et qu'on pourrait, pour un énoncé quelconque, distinguer les contributions factuelle, sémantique et doxastique dans ce qu'on nomme sa « signification ». Or, aucune des théories envisagées par l'auteur ne satisfait cette exigence.

La démarche est conduite en deux temps. Le premier moment (chapitre 1, p. 17-53) est une attaque en règle du point de vue qui accorde un caractère *fondationnel* à la distinction analytique/synthétique et qui l'appuie sur un concept *normatif* de signification, conçue comme règle ou norme gouvernant l'usage de nos phrases. C'est la conception carnapienne qui est ici plus particulièrement visée. Cette conception échoue, nous dit l'auteur, car il n'y a pas d'explication satisfaisante de la signification qui permettrait d'identifier, pour une langue quelconque, la signification des mots, expressions et phrases, et d'en justifier l'usage.

2. Voir notamment : *Dialogiques I, Recherches logiques sur le dialogue*, Paris, PUF, 1979 ; *L'espace logique de l'interlocution*, Paris, PUF, 1985 ; « De la signifiance », *Revue de métaphysique et de morale*, 2, 1987, p. 179-218.

Le second moment de la démonstration (chapitre 2, p. 55-95) s'attaque au point de vue plus « modeste » qui entend proposer un *compte rendu descriptif* de la signification, et *s'appuyer* sur les pratiques linguistiques pour décrire la synonymie des phrases, et de là tracer une distinction analytique/synthétique. Mais l'observation des pratiques linguistiques ne permet pas non plus d'établir cette distinction, comme l'atteste notamment l'échec du vérificationnisme (dans la version qu'en donne Dummett, p. 63 et suivantes), qui achoppe face à l'argument du *holisme* (sémantique et épistémologique) : même en assimilant la signification au « contenu empirique » d'un énoncé, on ne peut déterminer et spécifier un tel contenu pour un énoncé isolé.

Mais, note l'auteur, pour bien comprendre la portée de cet argument, il faut préciser à la fois le contenu et la portée de la thèse du holisme, ce qui nécessite (chapitre 3, p. 97-152) un détour par la thèse de la *traduction radicale* (TR). Cette thèse met en exergue le fait que toute contrainte ou hypothèse concernant la signification doit être *rendue explicite* et mise en relation avec ce qui est *observable*, c'est-à-dire le *comportement verbal* des locuteurs compétents de la langue (p. 204). Mais, note l'auteur, Quine se montre ici trop radical : son approche *proximale* de la signification souffre paradoxalement des mêmes défauts que certaines approches traditionnelles dont il entend se démarquer : tout comme les « idées » des théories classiques par exemple, les stimulations peuvent varier arbitrairement sans perturber la communication, pourvu que le comportement verbal reste le même en présence de stimuli *distaux* (p. 110 et suivantes). Il faut donc se ranger, conclut l'auteur, du côté d'une théorie distale à la Davidson, basée sur la relation causale entre la *situation* et les réactions à celle-ci.

L'examen de la thèse de la TR permet ainsi à M. Montminy de préciser et de nuancer parfois les conclusions quiniennes. Concernant le holisme d'abord : on ne peut associer un ensemble déterminé de stimulations (ou de circonstances observables) à l'acceptation/refus d'une phrase non observationnelle. Car on ne saurait démêler (on n'a pas de procédure le permettant) dans ces phrases, ce qui relève de la *signification* et ce qui relève de la *connaissance collatérale* du monde. Concernant les phrases d'observation ensuite : selon Quine, elles constituent une catégorie à part, en ceci qu'elles auraient une signification-stimulus (p. 104 et suivantes) déterminée, et il serait donc possible de les traduire par des phrases stimulus-synonymes (p. 139 et suivantes) *indépendamment* des autres phrases de la langue. Mais, remarque M. Montminy, cela est faux pour deux raisons : d'abord, il est incorrect d'appliquer le Principe de Charité (présupposé par la TR) de façon atomique dans le cas des phrases d'observation (p. 205-206) ; ensuite parce que la signification-stimulus ne détermine pas *seule* la signification, puisqu'il faut admettre qu'une *information collatérale connue de tous* joue un rôle dans l'acceptation ou le refus des phrases d'observation. La traduction d'une phrase ne saurait donc être fixée que moyennant un choix d'*hypothèses analytiques* qui impo-

sent simultanément une traduction aux énoncés catégoriques d'observation et aux autres phrases ayant des mots en commun avec la phrase en question.

Ce qui permet une formulation plus précise de la thèse du holisme sémantique : l'usage d'une phrase individuelle ne permet pas à lui seul d'en révéler la signification ; l'erreur de Carnap et Dummett est de penser que la signification peut être spécifiée à l'aide de phrases relevant d'une certaine catégorie, celles qui expliquent « dans quelles circonstances » la phrase serait acceptée ou refusée, ou celles qui donnent « les raisons » pour lesquelles la phrase serait acceptée/refusée. L'erreur de Quine est de penser que certaines phrases ont une signification indépendamment des autres (p. 206).

Enfin, il apparaît à l'analyse que le holisme se distingue de la thèse d'*indétermination de la traduction* (IT) (chapitre 4, p. 153-202). Cette dernière, comme indétermination de la *signification* (IS, p. 169 et suivantes), est liée au rejet de la distinction analytique/synthétique. Or, le holisme sémantique est compatible avec une version de la distinction analytique/synthétique, à l'œuvre notamment dans le *moléculisme* de Dummett. Dans cette vue, en effet, bien que la signification de chaque phrase dépende de celle d'autres phrases, on peut néanmoins assigner à chacune une signification déterminée, et établir par là une distinction analytique/synthétique. La question est de savoir comment, et M. Montminy montre qu'en fait on a peu de chances d'y parvenir, car d'après la TR, l'observation de *liens causaux* entre *verdicts* et *circonstances observables* ne permet pas de déterminer si les verdicts sont attribués *seulement* en vertu de la signification, ou font intervenir également certaines croyances, en des régularités nomologiques notamment. Quant à l'indétermination de la *vérité* (chapitre 4, p. 175 et suivantes) autre forme de l'IT, elle est liée au fait que les contraintes de la traduction radicale sont des contraintes d'*optimisation*, mais qu'il n'y a pas de principe supérieur permettant d'arbitrer différentes applications optimales de celles-ci. Reste, conclut M. Montminy, que l'IT n'est pas alarmante, car elle *ne remet pas en cause la communication et la compréhension*. Elle vient seulement de ce que les différences entre traductions rivales ne correspondent à aucune différence en principe observable dans le comportement des locuteurs. Mais elle a une conséquence *épistémologique* : concernant la théorie de la connaissance, la sémantique et la philosophie de l'esprit, « nous devons nous départir d'une notion déterminée de signification quand nous abordons les questions fondamentales touchant ces domaines » (p. 207).

2. Discussion

Selon l'angle sous lequel on la considère, la conclusion de l'auteur peut apparaître radicale ou modérée, tout en restant légitime du point de vue qui a été le sien tout au long de sa démonstration. Si la seule justification épistémologiquement acceptable des notions concernées est celle qu'on peut produire dans le cadre d'un empirisme strict, alors l'auteur a bien montré que les

notions de signification, d'analyticité, de synonymie, parce qu'elles sont dénuées de fondement empirique, sont dispensables dans le champ de la théorie de la connaissance, de la sémantique et de la philosophie de l'esprit, puisqu'elles n'apportent au mieux que des distinctions mal fondées ou superflues. C'est là la lecture *radicale* de la conclusion. Lecture quelque peu tempérée cependant par la remarque additionnelle selon laquelle ce constat d'échec n'implique nullement qu'on ne soit pas en mesure de produire un compte rendu acceptable de la communication et de la compréhension linguistique. On n'a donc pas écarté *toute* notion de signification, mais seulement celles qui, parce qu'elles sont insuffisamment fondées empiriquement, reviennent à donner de la signification un concept « transcendant », c'est-à-dire définissable *indépendamment* des pratiques linguistiques des locuteurs compétents, et susceptible de valoir pour une langue quelconque (p. 77).

Dans ce qui suit, je discuterai plus particulièrement les points suivants : ma première tâche sera de clarifier et de préciser ce que j'appelle « l'empirisme strict » de l'auteur, ce qui me permettra d'expliquer pourquoi la conception de la signification retenue comme « empiriquement acceptable » peut apparaître par trop restrictive, et pourquoi, en particulier, on peut douter que sur la seule base d'un tel concept, on puisse donner un compte rendu adéquat de la communication et de la compréhension linguistique. Je défendrai alors l'idée que la critique empiriste du concept de signification incite moins à l'abandonner qu'à le *redéfinir*, et que, dans le cadre d'une pragmatique interlocutive, on peut le faire dans une perspective qui, tout en restant *dynamique*, ne fait pas intervenir un concept *transcendant* de signification (p. 77), mais un concept qui peut être rendu *compatible* avec les critères d'acceptabilité empirique défendus par l'auteur (p. 144). J'en tirerai pour finir quelques enseignements touchant le problème de la traduction.

2.1 À propos de « l'empirisme strict »

On peut accorder la version de l'empirisme que propose l'auteur dans l'avant-propos de l'ouvrage :

Je compte me concentrer sur la légitimité empirique de ce concept [celui de signification]. Une des thèses centrales de ce livre est qu'il est essentiel de pouvoir lier toute théorie sémantique à des données empiriques en principe accessibles, qui soient susceptibles d'étayer celle-ci (p. 9).

Il s'agit là, me semble-t-il, d'un souci peu contestable. Attendre d'une théorie (fut-elle sémantique) qu'elle délimite son domaine d'objectivation et se mette en mesure d'y déterminer ses observables est assurément de bonne méthode. Mais on notera qu'il n'est encore question, à ce stade, que de *lier* la théorie à des données empiriques, sans que soit précisée la nature des liens en question. C'est là ce que je nommerai la version « faible » ou « modérée » de l'empirisme, qui, encore une fois, m'apparaît peu contestable.

Mais l'auteur n'en reste pas là, et sa thèse se *radicalise* lorsque, du constat que les seules données qu'en bonne méthode empiriste on accepte de retenir (le comportement verbal associé à des stimuli proximaux ou distaux) sont *impropres* à fonder les concepts sémantiques centraux, on conclut à l'obligation de « nous départir d'une notion déterminée de signification quand nous abordons les questions fondamentales touchant la théorie de la connaissance, la sémantique et la théorie de l'esprit » (p. 207). Ici manifestement, il ne s'agit plus seulement de *lier* la théorie sémantique à des données empiriques observables, mais bien plutôt de *dérivée* les concepts sémantiques fondamentaux des *seules* données empiriques retenues.

C'est là ce que j'appelle « l'empirisme strict », et que l'auteur y souscrit (en dépit des distances qu'il prend vis-à-vis du « radicalisme » qu'ien) me paraît attesté par le fait que l'on passe, dans son ouvrage, de l'affirmation modérée de l'avant-propos à l'affirmation plus radicale de la conclusion par un réseau argumentatif serré, qu'on peut reconstruire à travers la démarche de l'auteur. C'est ce réseau argumentatif qui permet de qualifier « d'empirisme strict » la position de M. Montminy, et je voudrais le reconstruire brièvement, pour mettre en évidence : (i) les décisions méthodologiques qu'il pré-suppose ou entraîne ; (ii) les difficultés qu'il soulève ; (iii) dans quelle mesure on peut le taxer de « réductionniste ».

Je voudrais tirer argument de ces considérations pour établir que l'échec constaté (et fortement argumenté) par l'auteur autorise en fait non pas une mais *deux* conclusions. La première est celle même de l'auteur : si, même dans le cadre d'un empirisme strict, les notions sémantiques centrales se révèlent insuffisamment fondées, on doit s'en départir et renoncer à un concept strict de signification. Je voudrais pour ma part arguer que l'échec constaté autorise également une conclusion plus « libérale », qui consisterait à dire que les contraintes drastiques qu'impose la perspective empiriste *n'offrent pas une assise suffisante* pour rendre compte de ce que l'on veut traiter, en particulier de la *communication* et de la *compréhension linguistique*, et qu'on peut, dans le cadre élargi d'une pragmatique interlocutive, formuler un concept opératoire de signification qui reste empiriquement acceptable.

2.2 Le « nexus rationis » de « l'empirisme strict »

À lire de près l'argumentation de M. Montminy, on s'aperçoit que l'affirmation modérée de l'avant-propos aboutit à l'affirmation radicale de la conclusion, moyennant une chaîne de raisons qui articule cinq affirmations centrales (ci-après désignées A1 ... A5), solidaires le plus souvent de décisions méthodologiques fortes.

La première (A1) est *l'idée même d'un compte-rendu empirique* de la signification, conçu comme seule alternative face aux échecs des conceptions ayant recours (notamment) à un concept *normatif* de signification (p. 14, 55, 97). L'idée centrale ici, c'est qu'au lieu de tenter de *fonder* les pratiques

linguistiques légitimes sur un concept *normatif* (toujours problématique) de signification, il vaut mieux tenter de rendre compte de la signification à *partir des pratiques effectives* des locuteurs. L'approche, dans la mesure où elle *s'appuie* sur les pratiques, peut alors être qualifiée « d'internaliste » (notamment p. 97 et suivantes) : la signification serait *immanente* à ces pratiques, dont elle procéderait intégralement au lieu de les « précéder » comme dans l'approche normative, qui fait intervenir un concept « transcendant » de signification.

Les autres affirmations saillantes ne sont finalement que des développements ou des conséquences de cette première décision. La décision de proposer un compte rendu empirique plutôt qu'une théorie normative motive en effet à son tour (A2) *le choix de s'en tenir aux « observables »*, et donc d'adopter une perspective en *troisième personne*, les observables devant être pour le moins *accessibles publiquement*, et *réitérables*. La question est alors (A3) de *déterminer ces observables*, et c'est tout naturellement vers Quine que l'auteur se tourne, notamment vers l'expérience de pensée de la *traduction radicale* (TR), qui reste l'expérience la plus aboutie de tentative de construction d'une théorie *empiriste* et *naturaliste* de la signification. Les observables pertinents sont donc déterminés à partir des contraintes de la TR, qui permet d'isoler comme seules données objectives assignables (p. 105) *les stimuli proximaux et le comportement verbal qui leur est causalement associé*. De là découle (A4) la détermination de *l'unité de compte de l'analyse* : la signification-stimulus des expressions ou phrases de la langue (indigène), que les contraintes de la TR doivent permettre de préserver (p. 139 et suivantes).

On pourrait penser qu'avec la signification-stimulus, dans la version amendée que propose M. Montminy (à juste titre, selon moi), qui la fait dépendre, avec Davidson, de stimuli *distaux* plutôt que *proximaux*, on soit finalement en possession d'un concept strict de signification. Mais ce n'est pas le cas. Car cela reste encore insuffisant pour déterminer ultimement la signification des occurrences verbales des locuteurs dans des circonstances déterminées, du fait qu'on n'est toujours pas en mesure de distinguer, dans la compréhension de chaque phrase, ce qui relève des stimuli distaux et ce qui relève de l'information collatérale et, donc, de faire la part, dans l'énoncé, de ce qui relève de sa composante *sémantique* et de ce qui relève des composantes *factuelle* et *doxastique*. L'indétermination de la traduction (IT) joue donc (A5) jusque dans les *phrases occasionnelles d'observation*, et apparaît *irréductible*. Cette irréductibilité n'est toutefois pas dommageable d'un point de vue « pragmatique » : elle n'affecte pas la communication et la compréhension. Sa seule incidence est en fait *épistémologique* : elle nous invite à *renoncer* à un concept strict de signification, et à une distinction stricte entre l'analytique et le synthétique.

3. Examen de quelques difficultés

3.1 *L'unité de compte de l'analyse*

Ma première remarque portera sur l'unité de compte de l'analyse, telle que la détermine l'approche empiriste. En reconstruisant l'argumentation précédente, on a mieux perçu les raisons des choix qui conduisent à isoler la signification-stimulus. Mais ces décisions imposent à l'analyse des limitations drastiques. À limiter le comportement verbal des locuteurs au fait d'accepter ou refuser un énoncé en certaines circonstances, on souscrit sans doute aux exigences de l'empirisme, mais on réduit l'objet accessible à bien peu de choses. M. Montminy reconnaît notamment qu'on laisse délibérément à l'écart la *force* et le *ton* (p. 65, n. 4), tout en admettant qu'ils sont finalement dispensables à l'analyse. Dès lors, il n'y aurait plus d'obstacle à prétendre reconstruire (via le manuel de traduction) la langue des locuteurs indigènes en examinant simplement les occurrences singulières d'expressions ou de phrases. Mais Putnam remarquait déjà³ qu'à procéder ainsi, la question se posait de savoir *ce que* le manuel de traduction permettait en fait de reconstruire : les règles de la langue indigène, ou les habitudes de parler des locuteurs, ou de certains d'entre eux? À cette première difficulté s'en ajoute une autre : à procéder ainsi, on perd de vue qu'une langue est par nature *colloquiale*, et que ce que les locuteurs ont à traiter lorsqu'ils *communiquent*, ce ne sont pas seulement des expressions ou des phrases, mais *des énonciations acquérant en contexte de communication valeur d'actes de langage*.

Dès lors, il est clair que ce que capture la « signification-stimulus » n'est qu'une partie de ce qui s'effectue comme sens dans l'instance d'énonciation, puisque se trouve seule retenue et prise en compte la composante *propositionnelle* des énonciations, elle-même réduite, dans le cas des phrases d'observation, à la seule composante *dénotationnelle*. Quand bien même on accorderait à une phrase une signification déterminée (fût-ce seulement sous la forme de la signification-stimulus), il resterait encore une source d'indétermination liée à l'*acte de langage* qu'elle permet d'accomplir en contexte. Il y va bien de la détermination de l'*unité de compte de l'analyse sémantique*, qui n'est jamais l'expression ou la phrase d'un locuteur isolé, mais bel et bien un *acte de langage en situation de communication*. Car, sauf à limiter (et encore) les phrases du langage indigène à la seule classe des assertions, *on ne peut considérer que les verdicts des locuteurs s'appuient sur la seule composante propositionnelle/dénotationnelle des énonciations*. Dans un grand nombre de cas, c'est au contraire sur la composante *illocutoire* de ces dernières que les verdicts sont basés. En effet, pour répondre par « oui » ou par « non » à la question : « En disant A, x a-t-il donné un ordre

3. Putnam, H., « The Analytic and the Synthetic », *Mind, Language and Reality*, vol. 2, Cambridge, Cambridge University Press, 1975, p. 33-69.

à y? », il faut que le locuteur interrogé reconnaisse s'il s'agissait ou non d'un ordre, et ainsi pour tous les actes de langage performables dans sa langue.

Certes, la mise à l'écart de cette composante illocutoire est justifiée par la perspective empiriste retenue : à vouloir s'en tenir aux *observables* accessibles dans une perspective en *troisième personne*, on est contraint de laisser à l'écart tout ce qui ne se laisse pas reconduire au comportement observable et aux stimuli proximaux ou distaux par une relation de dépendance causale. Sont alors écartés par décision méthodologique les connaissances d'arrière-plan, les intentions, les présuppositions, les univers de croyance, etc. Mais il devient du même coup impossible de déceler, dans le comportement linguistique et plus généralement communicationnel des locuteurs, si un ordre a été donné (et suivi), une promesse contractée (et tenue), etc.

On dira, à juste titre d'ailleurs, que les contraintes drastiques qu'impose la perspective empiriste sont susceptibles de s'assouplir. Chez Quine déjà, les conditions initiales de la TR, qui placent (idéalement) le traducteur dans la *même* situation que le locuteur natif qui apprend son langage, s'assouplissent progressivement. Si l'apprentissage s'inaugure avec des phrases occasionnelles d'observation, il n'en reste pas à ce seul et très élémentaire niveau. Le traducteur — comme l'enfant — apprend bientôt à *opérer des substitutions* dans les structures déjà connues et, de là, en vient progressivement à la maîtrise de sa langue par le biais de l'*interanimation des énoncés*, stade où n'est même plus requise la relation causale directe entre la situation et l'énoncé⁴. De même, M. Montminy montre bien que les contraintes de la TR n'opèrent véritablement que si on leur adjoint le Principe de Charité (p. 127 et suivantes) et la « Contrainte de la Communauté » (p. 137 et suivantes), ce qui réintroduit dans l'analyse à la fois les *croyances* et, dans une certaine mesure, la dimension *colloquiale* du langage⁵. Mais cela reste insuffisant, car la seule maîtrise du système de la langue, jointe au comportement observable de mon interlocuteur, *ne suffit pas* à me faire comprendre que par son énonciation, il est en train, par exemple, de me faire une promesse. Pour le comprendre, il me faut encore (i) déterminer que par son énonciation il *contracte l'engagement* d'accomplir l'acte futur décrit par l'énoncé (but illocutoire) ; (ii) *présupposer* qu'il le *sait*, en a la *capacité* (conditions préparatoires), et en a aussi l'*intention* (condition de sincérité) ; (iii) présupposer encore qu'il *sait* que la promesse ne sera *tenue* (conditions de satisfaction) que s'il accomplit lui-même l'acte futur décrit par l'énoncé (condition sur le contenu), autant d'éléments pour la détermination

4. Cf. Gochet, 1994, p. 334-335.

5. À vrai dire, les amendements qu'après Davidson, M. Montminy introduit dans la conception quinienne mettent en évidence la dimension *sociale* (voir en particulier p. 114 et suivantes) du langage, plutôt que sa dimension *colloquiale*. Par là, on insiste sur le fait que la langue constitue, pour les membres de la communauté linguistique, un patrimoine commun, mais sans aller jusqu'à admettre que c'est seulement dans une relation interlocutive que les significations sont produites comme résultat d'une activité conjointe des interlocuteurs. Je pense, avec F. Jacques, qu'il convient d'aller jusque-là.

desquels les seuls traits linguistiques et comportementaux sont inopérants. Certes, le rôle ici dévolu aux états mentaux (désirs, intentions, croyances) ne laisse pas de soulever de sérieuses difficultés. Mais j'ai montré, dans un autre travail⁶, qu'on n'était pas tenu, pour rendre compte de la *compréhension* et de la *communication*, d'adopter un schème intentionnaliste et mentaliste de la signification linguistique, et qu'une pragmatique interactionnelle élargie permettait de surmonter les restrictions drastiques de la conception empiriste sans verser pour autant dans le mentalisme.

3.2 Renoncer à, ou redéfinir la signification?

Toutefois, on pourrait ici m'objecter, suivant Gochet⁷, que si on prend le *holisme* au sérieux, c'est la langue (ou la théorie) tout entière, ou le fragment de langue (ou de théorie), qui est l'*unité de signification*. La langue (théorie) articule des énoncés de différents niveaux (cf. la métaphore quinienne du « centre » et de la « périphérie ») et de différents statuts (phrases occasionnelles, perdurables, d'observation, etc.), et ce sont les *relations* entre ces différents énoncés (ce que Quine nomme « l'interanimation ») qui *déterminent* la signification. Il est dès lors illusoire de parler de « la » signification d'un énoncé comme de quelque chose qu'on pourrait isoler, individuer, traduire, etc.

Je prendrai cette objection au sérieux, car ce sera pour moi l'occasion de préciser certaines autres réserves que j'entretiens à l'endroit d'un empirisme strict et, par contrecoup, de préciser d'autant ma propre conception. La question me semble être de savoir quelle conclusion on peut ou doit tirer des deux thèses du holisme et de l'IT, d'ailleurs complémentaires à certains égards. Car si le holisme nous dit qu'en toute rigueur, il est *incorrect* de parler de « la » signification d'un énoncé *isolé*, la thèse d'IT, de son côté, nous incite à renoncer à tenter de déterminer de façon ultime « la » signification d'un énoncé quelconque. Mais ce que nous dit finalement la thèse d'IT, dans sa version IS notamment, c'est que, même à un énoncé d'observation, je puis associer différentes significations sans pouvoir trancher : il y aura toujours différentes traductions de cet énoncé, *adéquates empiriquement* (i.e. en accord avec le comportement observable des locuteurs compétents et les stimuli distaux accessibles) mais cependant *incompatibles* entre elles. De là, on peut certes conclure que la signification n'est pas une entité associée à un énoncé. Mais de là à dire qu'il en irait de la signification comme il en allait autrefois des sorcières...

Peut-être qu'on ne peut déterminer ultimement « la » signification d'un énoncé tant qu'on le traite comme isolé. Peut-être que cette impossibilité tient à notre impuissance à déceler et à démêler la part du sémantique, du factuel et du doxastique dans la signification. Reste que *quelque chose comme la signi-*

6. Voir Grillo, Éric, *Intentionnalité et signifiante : une approche dialogique*, Bern, Peter Lang, 2000.

7. Gochet, 1994, p. 330.

fication se détermine et se spécifie entre nous, fût-ce rétrospectivement, dans l'espace de l'interlocution. Sans quoi il n'y aurait plus même de sens à parler de *compréhension* et de *communication*, car le simple constat d'habitudes verbales et comportementales communes et récurrentes au sein de la communauté linguistique ne permet pas d'affirmer que quelque chose à été *rendu commun*, ce qui est pourtant le cœur de ce qu'on nomme « communication »...

Si l'indétermination ne nuit pas à la compréhension, ce que j'accorde à M. Montminy, mais pour d'autres raisons que lui, sur lesquelles je reviendrai tout à l'heure, c'est que *la communication a justement pour tâche de la lever*, au moins partiellement et relativement. Si on prend au sérieux la communication linguistique, on doit admettre que c'est au sein d'une relation interlocutive que s'effectue la mise en communauté⁸ du sens, de la référence et de la force, qu'on nomme proprement *compréhension*. Le *processus de signifiante* n'a d'autre lieu où s'effectuer qu'une *relation interlocutive effective*, spécifiée dans une *stratégie discursive* particulière. Dès lors, on peut voir qu'une conception *dynamique* de la signification ne fait pas nécessairement appel à un concept « transcendant » de signification : « *la signification n'est que le produit sédimenté et provisoirement fixé d'un processus de signifiante qui, ramené à ses conditions constitutives, articule les trois axes de la différence, de la référence et de l'interlocution.* « La » signification, c'est ce qui se construit et se spécifie entre nous, ici et maintenant, sur les trois axes de la signifiante, et au sein d'une relation interlocutive déterminée par une stratégie particulière. Sans doute chaque énoncé déploie-t-il une pluralité de significations possibles, mais entre elles, les interlocuteurs « choisissent » en fonction, d'une part, de leur *maîtrise commune de la langue*, et d'autre part, de leur *maîtrise conjointe des déterminants pragmatiques de la communication*. Sans doute peut-on concéder que la « signification-stimulus », chère aux empiristes, isole quelque chose comme un « noyau » de signification, mais d'autres paramètres encore interviennent dans la détermination de la *signification communiquée*, y compris pour les phrases d'observation. La tâche du traducteur radical, et les contraintes qu'il s'impose, lui permettent certainement d'isoler ce premier noyau, mais *seulement* ce premier noyau. Il en résulte que c'est dans la situation de la traduction radicale, paradoxalement, que l'*indétermination* est à la fois *maximale* et *irréductible*. Dans les circonstances usuelles de la communication, l'indétermination qui entache chaque énoncé au moment de son énonciation peut être rétrospectivement et interlocutivement levée. Si elle ne disparaît pas complètement, l'indétermination dans l'interlocution voit ses effets singulièrement atténués.

On aura repéré dans ce qui précède que je tombe d'accord avec M. Montminy pour reconnaître l'innocuité de l'IT à l'égard de la compréhension et de la communication. Mais il me semble que dans les limites d'un empirisme

8. Voir Jacques, F., « La mise en communauté de l'énonciation », *Langages*, 70, 1983, p. 47-71.

strict, on ne peut établir cette innocuité de manière tout à fait satisfaisante. Si l'IT « descend » jusqu'aux phrases occasionnelles d'observation, et M. Montminy l'a bien montré, on ne voit pas que les locuteurs indigènes soient mieux armés que le traducteur radical pour se prononcer sur « la » signification d'une telle phrase. C'est alors vers les habitudes communes de parler qu'il faut se tourner pour lever partiellement l'indétermination. Mais comme l'a bien souligné Putnam, on risque alors de *confondre* habitudes de parler et règles du langage, au risque alors d'*accentuer*, au sein de la communauté linguistique elle-même, les différences entre idiolectes et sociolectes, jusqu'à faire de la communication un malentendu généralisé. Ainsi, un locuteur français peut-il être déconcerté la première fois qu'il entend la tournure, pourtant fort usitée dans le Sud-Ouest : « Je te promets qu'elle est venue », qui ne correspond pas à l'usage « canonique » de « promettre » en français, et qui, de plus, illocutoirement, n'est pas un engageant, mais un assertif, équivalent à « je t'assure que... ». Sans doute ne peut-on associer *in abstracto* de signification déterminée à cet énoncé, pas plus qu'à un autre d'ailleurs. Sans doute différentes hypothèses analytiques motiveraient-elles des traductions empiriquement acceptables, quoique incompatibles entre elles : c'est le nerf de la thèse d'IT. Mais alors, de deux choses l'une : soit on conclut qu'il n'y a rien de tel que la signification, mais alors, l'*indétermination* pourrait à terme signifier l'*incommensurabilité*, et on ne voit plus comment on pourrait encore parler de compréhension et de communication en donnant à ces termes la signification intuitive que notre expérience quotidienne nous permet de leur associer. Soit on conclut qu'indétermination *n'est pas* incommensurabilité, et que, si on ne peut associer *in abstracto* à une expression une signification déterminée, c'est que *la signification n'est déterminable qu'interlocutivement*.

Tant que le traducteur radical n'est pas en mesure d'entrer avec les indigènes dans une relation interlocutive effective, différents manuels restent possibles, empiriquement acceptables, mais mutuellement incompatibles. Mais les choses *changent* quand cette possibilité est offerte : non pas que l'on puisse désormais départager les manuels en correct/incorrect du point de vue des comportements linguistiques observables des locuteurs, mais on peut désormais amender chaque manuel *en éliminant les traductions que l'échange interlocutif révèle manifestement incorrectes*. Je reviens à l'exemple précédent : mon embarras s'estompe, dès lors qu'à ma question : « Comment peux-tu promettre quelque chose qui a déjà eu lieu et que tu n'as pas toi-même accompli? », je m'entends répondre : « Mais ce n'était pas une promesse. » Le point étant qu'alors, *ce ne sont pas les observables qui changent*, mais bel et bien les *hypothèses analytiques* dont certaines s'avèrent désormais fausses ou superflues.

« La » signification se détermine en se construisant entre nous dans l'espace interlocutif, jusqu'à un certain point. Vouloir atteindre un degré « ultime » de détermination est à la fois impossible théoriquement et inutile communicationnellement. Impossible théoriquement, car le contraire vou-

drait dire que la signification est déterminable intégralement, *indépendamment* du contexte interlocutif où elle s'effectue, ce qui est inexact, y compris pour des énoncés « analytiques » d'ailleurs, puisqu'un énoncé tel que : (x) ($x = x$) peut, selon son contexte d'emploi, être interprété comme loi sémantique ou comme loi physique. Inutile communicationnellement, car tout ce dont on a besoin dans la communication, c'est de spécifier la signification *en contexte* de l'énoncé, dans le *moment* de son énonciation.

Il me semble que les amendements que M. Montminy apporte à l'expérience quinième de la traduction radicale, que ce soit le Principe de Charité ou la Contrainte de Communauté, manifestent qu'il a conscience de ces difficultés et qu'il reconnaît à la signification une dimension *relationnelle*. Mais la relation, ramenée simplement à des *habitudes communes* de comportement linguistique⁹, reste *extérieure* au procès du sens, agissant comme simple principe régulateur pour la communication et la compréhension. Je considère pour ma part qu'elle joue un rôle *constitutif* dans la *détermination* de la *signification communiquée*.

Si on accorde ce qui précède, on voit qu'il est possible de défendre une théorie *dynamique* de la signification qui tout à la fois : (i) reste empiriquement acceptable, en tant qu'elle *s'appuie* sur les pratiques linguistiques effectives, au lieu de prétendre les réguler ; (ii) ne fait pas intervenir un concept « transcendant » de signification, puisqu'au contraire on admet que la signification communiquée ne se détermine *qu'au sein* d'une relation interlocutive effective ayant cours entre nous ; (iii) enfin, atténué les effets de l'IT, tant au plan intra linguistique qu'au plan inter linguistique, les protagonistes de la communication effectuant à mesure les ajustements (sémantiques et doxastiques) requis pour la poursuite de la communication, sous la juridiction de l'objectif commun.

4. Pour un empirisme non réductionniste

Voilà une conclusion qui semble moins « pessimiste » que celle de M. Montminy. La stratégie empiriste qu'il adopte le mène en effet à ce résultat qu'*un concept strict de signification n'est pas à notre portée*, faute de pouvoir jamais être suffisamment déterminé et correctement spécifié. Si les notions d'analyticité, de synonymie, de traduction restent obscures, c'est parce que nous ne disposons pas d'un concept adéquat de signification. Mais l'adéquation ici visée est celle que définit une stratégie empiriste soucieuse, d'une part, d'en rester aux observables et, d'autre part, de fournir, pour chaque distinction ou chaque concept introduit, une caractérisation en termes de conditions nécessaires et suffisantes, réputée seule acceptable. C'est parfaitement clair dans le cas de la synonymie :

9. Ce qui semble attesté par la caractérisation que donne M. Montminy de la « Contrainte de Communauté » d'une part (p. 99 et suivantes) et de ce qu'il nomme la « stimulus-synonymie communautaire » de l'autre (p. 148).

Insistons encore une fois sur le fait que nous sommes à la recherche d'un critère de synonymie au sens fort du terme : on doit spécifier les liens nécessaires et suffisants qui doivent être réalisés entre deux formes linguistiques pour qu'on puisse correctement les décrire comme synonymes (p. 29).

Et il en va de même pour l'analyticité et la traduction : dans le premier cas, on veut isoler ce qui, dans le jugement, relève de la signification, de ce qui relève d'éléments factuels ou doxastiques ; dans le second, on veut déterminer ce qui, dans la traduction, est préservé au titre de « signification », dont on a vu d'ailleurs que, pour l'empiriste, ce ne pouvait guère être autre chose que la signification-stimulus. Ces contraintes drastiques n'étant pas satisfaites, *c'est le concept même de signification qui devient suspect* et dont on doit se départir (p. 207). Si la stratégie empiriste échoue, c'est donc, finalement, faute d'objet.

Mais il me semble, une fois encore, qu'une autre réponse est possible, moins pessimiste, et plus « libérale », qui consisterait à dire que si la stratégie empiriste échoue, dans la version au moins qui a été défendue par l'auteur, c'est peut-être qu'elle est inappropriée, parce que réductrice, et qu'elle n'honore pas toute la complexité de l'objet qu'elle envisage : la signification.

J'ai déjà eu l'occasion plus haut de montrer que la stratégie empiriste, parce qu'elle néglige volontairement la composante illocutoire de la signification, est réductrice en un premier sens. Les remarques qui précèdent me laissent penser qu'elle l'est encore en un second sens, car elle néglige ce que Benveniste nommait « l'articulation sémantique¹⁰ ». Pour le dire en un mot, il se pourrait que les critères d'identification et d'individuation des « significations » ne soient pas déterminables en termes de conditions nécessaires et suffisantes, mais plutôt dans des termes voisins des « airs de famille » par quoi Wittgenstein caractérisait ses « jeux de langage », et que ce fait soit directement lié, justement, à « l'articulation sémantique ».

Ce que mettait en exergue Benveniste avec ce concept, c'est que la langue fonctionne selon *deux plans d'organisation distincts, mais articulés* dans l'acte de signifier. Laissons ici la parole à Benveniste :

Or, les mots, instruments de l'expression sémantique, sont, matériellement, les « signes » du répertoire sémiotique. Mais ces « signes », en eux-mêmes conceptuels, génériques, non circonstanciels, doivent être utilisés comme « mots » pour des notions toujours particularisées, spécifiques, circonstancielle, dans les acceptions contingentes du discours. Cela explique que les signes les moins délimités à l'intérieur du répertoire sémiotique de la langue, « être », « faire », « chose », « cela », aient, comme mots, la plus haute fréquence d'emploi¹¹.

En passant du signe au mot, on passe de la langue comme système (plan sémiotique) à la langue comme instrument de communication (plan sémantique¹²),

10. Voir Benveniste, É., « La forme et le sens dans le langage », dans *Problèmes de linguistique générale*, t. 2, Paris, Gallimard, 1983, p. 214-238, notamment p. 228-229.

11. *Ibid.*, p. 228.

12. On dirait aujourd'hui, plus justement sans doute, plan sémantico-pragmatique.

via l'événement de l'énonciation. Dans ce passage, le signe perd sa valeur générique pour acquérir, comme mot, une valeur d'emploi, déterminable comme *sens communiqué*. De là l'impossibilité d'une traduction *radicale* qui voudrait que dans la traduction « la » signification soit préservée : chaque langue effectuant en son sein, sur un mode spécifique, l'articulation de ces deux plans d'organisation, les recouvrements, s'ils sont possibles, ne sauraient jamais être que partiels. Ce que Benveniste d'ailleurs, avait parfaitement aperçu :

On peut transposer le sémantisme d'une langue dans celui d'une autre, « *salva veritate* » ; c'est la possibilité de la traduction ; mais on ne peut pas transposer le sémiotisme d'une langue dans celui d'une autre, c'est l'impossibilité de la traduction. On touche ici la différence du sémiotique au sémantique¹³.

Voilà pourquoi un manuel de traduction ne ressemblera jamais à une simple liste de paires de mots, comme un dictionnaire bilingue par exemple, ni à une simple liste de paires de phrases, comme on en trouve dans ces guides touristiques qui prétendent, en quelques phrases-clés, nous mettre en mesure de nous sortir des situations les plus usuelles que le touriste-type aura nécessairement à affronter, et dont il n'est un secret pour personne qu'elles sont le plus souvent source d'inoubliables quiproquos...

Maîtriser une langue, c'est donc, avant tout, maîtriser cette articulation sémantique qu'elle réalise sur un mode spécifique, et dont on peut douter qu'elle soit accessible à celui qui voudrait simplement se borner, dans son apprentissage, au comportement verbal observable des locuteurs et aux liens causaux qu'il entretient avec les stimuli distaux pertinents.

5. Remarques conclusives

Si on accorde ce qui précède, on comprendra mieux ce que j'entendais en commençant, lorsque je qualifiais ma position de « modérée » et de « libérale », pour la distinguer d'un « empirisme strict ». Certes, il convient de *lier* une théorie sémantique, quelle qu'elle soit, à des données empiriquement accessibles qui l'étayent, car c'est là la meilleure garantie contre la tentation des vaines conjectures. Mais il convient de se garder aussi des critères qu'on adopte dans l'analyse : à les vouloir trop exigeants, on risque, sous couvert de rigueur, de tomber dans un *réductionnisme* dommageable. C'est la raison pour laquelle je me refuse pour ma part à conclure, de l'échec de la stratégie empiriste de fondation du concept, au caractère illusoire ou chimérique de la signification. Je pense enfin que, sur des questions aussi fondamentales, on ne peut espérer d'avancées décisives que si logiciens, philosophes et linguistes travaillent main dans la main. Mais cela est une autre histoire.

13. *Ibid.*